

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 12

Artikel: La "Victorieuse"
Autor: Kentzinger, Louis de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-252873>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dragées, de repas, de danses, de farandoles, ni de fêtes, sur ces humbles steppes, mais un long cortège d'animaux, peut-être plus dévoué et plus fidèle que celui des hommes.

Arrivé devant les Saintes-Maries, Bamboche mit pied à terre, et traçant devant le pont de la roubine une large raie sur le sol, il rassembla d'un côté sa manade, de l'autre le troupeau du Sansouïre. Le chariot s'arrêta au milieu. Le gardian s'approcha de Manidette.

« *Doumaïselette*, dit-il en montrant du doigt les bêtes paisibles du rode, voici le moment des adieux. »

La jeune saunière sauta lestement à terre. Tirant de sa poche une *tourbillade*, elle l'émietta sur le sol ; puis, ne pouvant retenir ses pleurs, appuyée sur le bras de son père, elle entra dans l'église.

Au moment où la foule recueillie priait les saintes pour le jeune couple, un bruit de pas résonna sur les dalles, et Alabert, en tenue de voyage, vint s'agenouiller dans un coin de la chapelle. La cérémonie terminée, on le vit placer sa carabine sur l'épaule, et se remettre en marche les yeux remplis de larmes.

« Il est étrange qu'Alabert ait reçu l'ordre de changer de poste le jour même du mariage de la saunière du rode, dit une vieille femme, en suivant le douanier des yeux.

— Il va à Frontignan, ajouta un camelier ; c'est bien

loin, mais on prétend qu'il a demandé à quitter la Camargue. »

Après la messe, Bamboche, qui était remonté sur son aigue, prit Manidette en croupe, et ralliant de la voix ses taureaux, il partit au galop. Ce fut vers le soir seulement que, sa femme serrée contre son cœur, sa manade bondissant sur la route, et le labetch caressant son visage, le gardian arriva, triomphant et joyeux, à son téréadou.

Ainsi fut menée à bonne fin une entreprise que l'amour seul pouvait tenter et faire réussir : à savoir le mariage d'un gardian et d'une saunière, ce qui est à peu près sans exemple dans les annales de la Camargue.

Aujourd'hui, le téréadou de Bamboche est un magnifique domaine, dont les taureaux sont renommés dans tout le pays. Comme toute saunière de race, Manidette y tient fort convenablement son rang. La voix stridente du gardian fait encore trembler les taureaux dans le marais, et son poignet vigoureux abat, comme autrefois, les bioulés dans les muselades. Les paysans sont fiers de trinquer avec lui, mais aucun d'eux n'ose plus le tutoyer. Enfin Bamboche a fait de son vieux aigue un cheval d'attelage, qui le traîne magistralement, dans son tap, aux courses et aux ferrades, dont il n'est plus que le tranquille spectateur.

Louis FIGUIER.

LA "VICTORIEUSE"

(Suite)

Il demanda une embarcation en proférant les plus horribles imprécations, les plus épouvantables menaces de vengeance et de mort. Le canot qui emportait toutes ses espérances fuyait, fuyait toujours, comme poussé par une puissance invisible. Ce spectacle arrachait à Gaston des blasphèmes, et son impuissance à voler au secours de tout ce qu'il aimait sur la terre provoqua un tel paroxysme de désespoir qu'il se meurtrissait la poitrine, et que sans l'intervention des domestiques, il se serait précipité dans les flots pour y mourir ou sauver Marie.

La douleur du baron était moins impétueuse, mais plus pénible encore à voir. Les deux mains étendues dans la direction de la mer, les traits décomposés par la poignante souffrance intérieure qu'il endurait, il appelait sa fille avec des accents déchirants.

Soudain la lune se voila de nouveau et tout disparut dans le brouillard de la nuit.

Le lendemain de l'enlèvement si audacieusement exécuté dans la propriété même du baron de Ravilliers, le pavillon de partance flottait au haut du grand mât de la *Victorieuse*, et le canon prévenait les retardataires qu'elle allait mettre sous voiles. On n'attendait plus que le commandant, qui était resté à l'amirauté pour prendre ses derniers ordres. Le chevalier Desbarres était chargé de l'appareillage, et l'activité qu'il dé-

ployait donnait lieu à plus d'un commentaire parmi les matelots, qui ne comprenaient rien à sa manière brève et précipitée de commander. Les voiles étaient larguées, l'ancre était à pic, et l'équipage se tenait aux manœuvres prêt à obéir à la première injonction.

Gaston était sombre comme une nuit d'orage. Il se promenait silencieusement de la dunette au grand mât, et ne s'arrêtait par moments que pour jeter un coup d'œil d'impatience par-dessus les bastingages, dans la direction du port. Il avait déjà répété ce manège plusieurs fois, et toujours il avait continué sa promenade avec un redoublement d'angoisse, quand le pilotin en observation signala enfin la voile du commandant.

Cette annonce parut produire un effet salutaire sur le chevalier. Un éclair de satisfaction brilla dans ses yeux, et son front, plissé par la cruelle anxiété à laquelle il était visiblement en proie, se dérida.

Il alla recevoir le commandant et jeta sur lui un regard interrogateur, comme s'il eût voulu lire sur sa physionomie la nature des ordres qu'il avait reçus. Celui qui était l'objet de cette muette investigation s'en aperçut. Il se contenta de sourire en passant devant le chevalier pour se diriger vers le banc de quart d'où il commanda aussitôt d'orienter les voiles et de déraper.

Le chevalier Desbarres, debout sur le gaillard d'a-



Napoléon dicte ses ordres au maréchal Berthier.

vant, l'air morne et abattu, jetait un regard découragé sur l'immensité qui se déroulait devant lui, et semblait vouloir franchir l'espace pour découvrir ce qu'il y avait au delà de ce mystérieux horizon qu'il ne pouvait pénétrer.

On était sorti du goulet qui ferme l'entrée de la rade de Toulon, et le navire, plus libre dans ses allures, gagnait rapidement le large, toutes voiles dehors.

Fatigué d'explorer ce vide infini qui n'offrait pas le moindre aliment à son ardente curiosité, Gaston détournait la tête et ses regards se dirigèrent vers la côte où la propriété du baron, resplendissante de tous les feux du soleil, s'épanouissait au sommet de cette charmante oasis que l'on peut appeler à juste titre le paradis de la France. C'était là que naguère, à son dernier voyage, il avait vu se dessiner la forme vague et indécise d'une femme qui agitant un mouchoir blanc en signe d'adieu, c'était là qu'il avait passé les plus douces heures de sa vie. Et il avait suffi d'une heure, d'une minute pour ruiner toutes ses espérances de bonheur. A ce souvenir de l'attentat inouï de la veille, le chevalier sentit tout son sang affluer vers son cœur, puis remonter à son cerveau où une lumière fulgurante lui fit entrevoir la possibilité de se venger un jour de l'infâme qui avait arraché Marie à son amour.

— Mon lieutenant, vint lui dire un pilotin, le commandant m'a chargé de vous prévenir qu'il désire vous parler.

Gaston releva la tête de l'air d'un homme qui s'éveille, et se fit répéter deux fois l'ordre qu'on lui transmettait, sous forme d'invitation, avant de le comprendre.

Lorsque Gaston fut en présence du commandant, ce dernier lui fit signe de s'asseoir, et après l'avoir considéré attentivement pendant quelques secondes, il lui dit avec une bonté toute paternelle :

— Vous êtes bien pâle, chevalier, et vous paraissez souffrant. Il ne faut cependant pas vous laisser abattre et décourager comme cela. Le malheur que vous déplorez n'est peut-être pas irréparable. Tout n'est pas encore désespéré...

— Quoi, commandant, vous savez?...

— Je sais que ce matin, le baron de Ravilliers, accompagné par vous, je crois, a porté plainte à l'amiral, et comme tout fait supposer que la jeune fille a été conduite sur un navire, j'ai ordre de poursuivre et de visiter tous les bâtiments que nous rencontrerons. Vous qui connaissez ce personnage qui se faisait appeler le capitaine d'Anglade, et que le baron avait si imprudemment reçu dans son intérieur, je ne vous demande pas quelle est votre opinion personnelle à son égard ; elle ne peut lui être favorable ; je désire seulement savoir s'il est vrai que le rapt a été commis à l'aide d'un canot monté comme celui d'un navire de guerre.

— Le fait est exact, commandant. Je puis même ajouter que ce canot était dirigé par des hommes habiles et expérimentés ; à la rapidité de sa marche et à sa manière de gagner le large, il était facile de s'en convaincre.

— Voilà qui bouleverse toutes mes idées. J'ai con-

sulté la vigie du stationnaire, et j'ai acquis la certitude qu'hier au soir aucun navire n'était en vue. Le canot a cependant dû rejoindre un bâtiment qui l'attendait au large. Quel peut être ce bâtiment ? Les Anglais font si bonne garde sur nos côtes que cette audace d'un navire marchand me confond. Voyons, chevalier, qu'en pensez-vous ?

— Moi, commandant, je ne pense pas ; je n'ai aucune idée, je ne sais pas même si j'existe. J'ai tant souffert depuis hier, que, par moments, j'ai peur de devenir fou. Mon sang me brûle, ma tête est un chaos et tous les ressorts de la vie semblent se briser en moi les uns avec les autres. Je n'ai qu'une crainte, commandant, c'est que mes forces ne trahissent mon courage avant le jour de la vengeance éclatante que je veux tirer de cet homme de l'enfer. J'ai demandé des renseignements sur lui à l'amirauté, et nul ne le connaît. Alors, j'ai écrit à Paris et dans tous les ports de mer pour qu'un indice quelconque guide mes recherches. En attendant...

— En attendant, chevalier, nous ne négligerons rien de notre côté pour nous mettre sur les traces du ravisseur. D'après mes informations, il n'y avait pas de brise cette nuit en mer, le mistral n'a commencé à venter que ce matin, et, selon toute probabilité, le bâtiment sur lequel on a dû transporter Mlle de Ravilliers ne peut être loin. Soit qu'il file sous le vent pour se diriger dans l'est, ou gagner les îles Baléares, car il ne peut songer à atteindre le détroit de Gibraltar, soit qu'il tire des bordées, nous ne pouvons manquer de l'apercevoir. Courage donc, chevalier, tout n'est pas désespéré.

— Dieu vous entende, commandant. Me venger et mourir est le seul sort que j'envie.

— Vous venger, chevalier, bien ! je ne m'y oppose pas ; mais mourir, c'est une autre affaire, morbleu ! Le roi a besoin de tous ses fidèles serviteurs, et comme vous êtes de ce nombre, j'espère que vous ne risquerez pas follement votre vie, quoi qu'il arrive.

Le chevalier fut dispensé de répondre par l'arrivée d'un élève qui vint prévenir le commandant que l'officier de quart attendait de nouveaux ordres.

Le commandant monta sur le pont, examina la route suivie, et après avoir consulté l'état de l'atmosphère, la force des courants, le mouvement des vagues, la couleur de l'eau et d'autres indices qui sont autant de guides sûrs pour un habile capitaine, il fit quelques tours du grand mât à la dunette en paraissant réfléchir profondément, et ordonna de virer de bord.

Le commandant de la *Victorieuse* était un de ces hommes rares et intelligents, comme on en rencontrait fort peu à une époque où le favoritisme triomphait du mérite. Doué d'un esprit droit et ferme, d'un savoir immense, il aimait sa profession avec fanatisme, et consacrait à l'étude tous les instants dont il pouvait disposer hors du service. Aussi était-il rare que le succès ne couronnât pas les entreprises qui lui étaient confiées, quelques difficiles et périlleuses qu'elles fussent. Le chevalier n'ignorait aucun de ces détails, et cette confiance qu'il avait dans le mérite incontestable

de son chef, sans influencer directement sur les angoisses poignantes qui lui dévoraient le cœur, ne contribuaient pas peu à faire luire une vague espérance dans son esprit agité.

Le commandant quittait très rarement le pont. Il faisait jeter le loch devant lui toutes les dix minutes, et comme le navire courait des bordées au plus près, il trouvait toujours moyen d'accélérer sa marche, soit en faisant amurer ou hâler sur les boulines, soit en allégeant l'avant du navire par un ingénieux déplacement dans la cale.

Gaston ne perdait rien de ce manège, qui servait si bien ses vues, et toutes les fois que ses yeux rencontraient le regard significatif du commandant, ils exprimaient assez sa reconnaissance.

Vers trois heures de l'après-midi, un gabier de misaine, en vigie dans la hune, cria : — Navire ! — Où ? demanda le commandant. — Sous le vent à nous.

A peine ce mot magique de navire était-il venu surprendre l'équipage de la *Victorieuse*, que Gaston s'était élancé sur les barres de perroquet du grand mât, et plongeait des regards avides dans la direction indiquée ; mais il eut beau fouiller de toute la puissance de son rayon visuel la brumeuse atmosphère qui fuyait à l'horizon, il ne découvrit rien. Il dut redescendre et avoir recours à sa lunette.

— Du calme, chevalier, du calme, lui dit le commandant, en voyant la pâleur et la profonde émotion du jeune officier.

— Oh ! commandant, si...

Gaston n'osa pas achever sa pensée, néanmoins le commandant la comprit.

— Oui, je comprends, si c'était lui, n'est-ce pas ? Patience, nous saurons cela dans deux ou trois heures. Autant que je puis en juger, la navire signalé a été surpris par la brise de terre, et en nous tenant au vent, nous pourrions arriver à sa hauteur sans qu'il lui soit possible de fuir, en admettant qu'il fasse la moindre tentative dans ce but.

Et se tournant vers l'officier de quart :

— Laissez porter légèrement, monsieur, lui cria-t-il, et faites hisser les bonnettes et les cacatois.

Dès que cet ordre fut exécuté, le commandant reprit sa promenade sur le pont, promenade qu'il n'interrompait que pour diriger sa lunette sur le bâtiment en vue. Quant à Gaston, il semblait être cloué à la même place, le regard magnétiquement attaché sur le petit point blanc qui se dessinait à l'horizon. Peu à peu ce point blanchâtre devint plus distinct et apparut enfin sous forme d'un très beau brick. Comme on le voit, selon les prévisions du commandant, la corvette gagnait considérablement sur le navire en vue, grâce à la forte brise de N.-O. dont elle profitait en restant au large.

— Faites brasser partout, Monsieur, et mettez le cap sur le brick, dit le commandant à l'officier de quart.

Cette manœuvre était à peine exécutée qu'on vit le brick, jusque-là indifférent au voisinage de la corvette, changer d'allure et chercher à se diriger vers la haute mer.

— Oh ! oh ! dit le commandant, est-ce que le gailard voudrait nous échapper, par hasard ? Si telle est son intention, il s'y prend un peu tard.

Et en effet le brick ne pouvait plus gagner le large sans passer sous les batteries de la corvette. Néan-

moins, soit que sa position lui parût désespérée en restant le long de la côte, soit qu'il se fit illusion sur les intentions hostiles de la corvette, ou qu'il voulût courir les chances d'un combat plutôt que de rester dans la situation critique où il se trouvait, il continua d'avancer toutes voiles dehors dans les eaux de la corvette.

Gaston, l'œil collé sur le verre de sa lunette, ne perdait pas un mouvement du brick, et semblait vouloir transpercer de son regard de marin les flancs du navire contre lequel se brisait sa vertigineuse impatience, comme les vagues furieuses et impuissantes qui bondissaient autour de lui. Tantôt il s'asseyait sur une caronade, où, muet et sombre, il restait absorbé dans ses pensées ; tantôt il arpentait le pont du navire, comme eût fait un animal sauvage dans sa cage ; puis, ramené par une main de fer à son poste d'observation, il s'attendait toujours à voir surgir de ce brick silencieux la pâle figure de Marie où la tête menaçante du capitaine d'Anglade. Alors des pensées étranges traversaient son esprit, et sa main droite allait involontairement caresser le manche de son poignard.

Le commandant s'approcha du jeune officier et lui frappa légèrement sur l'épaule.

(A suivre).

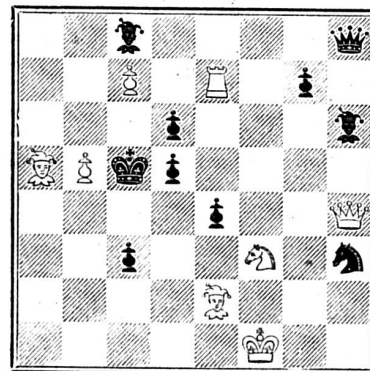
Louis de KENTZINGER.

NOS ILLUSTRATIONS

Napoléon dicte ses ordres au maréchal Berthier. — Alexandre Berthier, prince de Neuchâtel et de Valangin, né en 1753, commanda en 1789, après son retour de l'Amérique où il avait participé à la guerre contre les Anglais, la garde nationale à Versailles. En 1795 il fut nommé chef de l'état-major de l'armée d'Italie. Lorsque l'année suivante le commandement de cette armée fut décerné à Napoléon, il en résulta une amitié entre ces deux hommes qui ne finit qu'avec la mort du maréchal. Il accompagna Bonaparte en Egypte, revint avec lui en France où il devint ministre de la guerre. En 1800 il organisa le passage du Grand-St-Bernard et prit part à toutes les guerres napoléoniennes. Après le retour de l'île d'Elbe, Berthier, devenu fou, alla chez le duc Guillaume de Bavière, où il mourut en se jetant par la fenêtre, lors du passage des alliés.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 11.



Mat en 3 coups

Solution du problème n° 10 : 1. D — GR3
2. D — D6

1. R — R2